

Poitiers, Beaulieu, 18 décembre 2016

Rom1:1-7

Chers frères et sœurs

Une semaine avant Noël, j'ai choisi de ne pas prendre le texte de l'évangile pour aujourd'hui, mais le texte de l'épître aux Romains qui lui est associé.

Ce texte nous présente un bref résumé de l'Evangile que Paul annonce, que toute l'Eglise proclame depuis deux millénaires, un Evangile qui nous parle de Jésus-Christ, celui dont la venue est rappelée à cette époque chaque année, même si nos contemporains ont pour la plupart occulté le motif des fêtes "de fin d'année".

Ce petit passage est placé au début de l'épître et constitue ce que l'on appelle habituellement l'adresse. Il mentionne en général le nom de l'expéditeur et celui du destinataire. C'est le cas ici, mais entre les deux désignations est inséré comme un résumé de tout l'épître, du message de cet épître, du message que porte Paul, du message de l'Evangile, de l'Evangile de Jésus-Christ.

C'est ainsi que nous sont présentés ici successivement Paul, l'expéditeur, Jésus-Christ, le sujet de la lettre et les chrétiens de Rome auxquels elle est destinée.

Mais avant de commencer, je voudrai relever le fait que tant Paul que les chrétiens de Rome ont été appelés. Leur état, leur statut, n'est pas dû à une quelconque volonté propre, mais vient bien d'ailleurs. Nous y reviendrons.

Paul donc, l'auteur annoncé de cette lettre, se définit comme esclave du Christ Jésus. On traduit souvent par serviteur, mais le sens est beaucoup plus fort, il se définit comme un esclave, il ne s'appartient plus, mais il est à Christ. Il a été appelé, convoqué, engagé comme apôtre, comme envoyé, comme missionnaire. Il a reçu une tâche à accomplir. Il ne s'est pas dit un jour : tiens, je vais être apôtre, prédicateur, je vais me former et je vais partir. Non, il a été arrêté sur un chemin qu'il a dû abandonner, pour prendre une autre route, une autre voie, une autre vie, celle de celui qui va où le Christ le mène, où Dieu le mène. Il a été mis à part. Le mot choisi est intéressant, parce que c'est celui qui est habituellement utilisé en grec pour désigner les Pharisiens, ces mis à part pour la loi, pour la loi de Moïse. Mais, le Pharisien qu'il était, qu'il continue d'être d'une certaine façon, a été mis à part pour quelque chose qui dépasse la loi, pour l'Evangile de Dieu, la bonne nouvelle. Il précise ensuite de quel Evangile il s'agit.

Cet Evangile de Dieu n'est pas d'invention récente. Il a été annoncé d'avance. Et il est possible à ceux qui lisent cette lettre de Paul de chercher où cet Evangile a déjà été annoncé, dans les écrits qui nous rapportent ce qu'ont dit les prophètes, ses prophètes. Il ne s'agit pas de n'importe quels écrits, mais des écritures saintes, mises à part, celles que les enfants d'Israël ont reconnues comme telles, comme venant de Dieu, de la part de Dieu. Bien sûr cela a un sens pour ceux qui étaient Juifs, mais aussi pour ceux que la foi des Juifs intéressait. Et aussi pour ceux qu'elle intriguait. Ces textes servaient déjà de référence.

Et Paul nous parle alors de celui qui est concerné par cet Evangile, cette bonne nouvelle, de celui dont il est question, de celui au sujet duquel est cette bonne nouvelle, de celui dont en fait parlaient les prophètes. Et celui-ci nous est présenté par Paul comme le Fils de Dieu. Pour des païens férus de mythologie, rien de surprenant, mais pour qui est imprégné de culture juive, c'est pour le moins étrange, voire scandaleux, même si on trouve ça et là des pistes vers une interprétation possible dans les textes.

Alors Paul précise qui il est en deux étapes qu'on retrouve tout au long de l'histoire de la théologie chrétienne comme sujet de débats, de disputes et de divisions.

D'abord, il est issu, il est sorti de la lignée, de la descendance de David. C'est ce que deux de nos évangiles, Matthieu et Luc, voudront démontrer par une généalogie. Paul ajoute que cette origine est selon la chair, c'est-à-dire selon sa nature humaine. Selon la chair, c'est-à-dire qu'il partage notre nature humaine, qu'il est limité par notre nature humaine avec sa frontière qu'est la mort. Ce Fils de Dieu est aussi un homme, un homme de chair, de chair et d'os, de souffrance et de joies, qui comme nous connaîtra cette borne qu'est la mort, la mort de la chair.

Et Paul nous présente le deuxième aspect de ce Fils, sa deuxième nature, en commençant avec un verbe intéressant par les portes qu'il ouvre. Selon les traductions, on trouve institué, établi, nommé, désigné. Or ce verbe est l'étymologie d'un mot bien connu en français, l'horizon. Il évoque une borne, une frontière, une délimitation, donc une définition. Mais, pour moi, il est à prendre à rebours, parce qu'il transcende cette frontière pour nous ouvrir des horizons sans fin, justement. Et cet horizon sans fin, c'est sa divinité, sa nature de Fils de Dieu. Et cet horizon s'ouvre par sa résurrection, par la puissance manifestée par cette résurrection. Et cette puissance, c'est celle du souffle divin, de l'Esprit de sainteté. A côté de sa nature charnelle, voilà aussi sa nature spirituelle. Et c'est cette puissance spirituelle qui lui permet de vaincre la mort, cette frontière, cette borne, cette limite de la vie humaine, de la vie charnelle, c'est cette puissance qui ouvre les horizons et au-delà, pour lui et pour nous.

Et Paul conclut cette désignation de l'objet de l'Evangile en reconnaissant que Jésus, c'est-à-dire le Sauveur, est le Christ, c'est-à-dire le Messie annoncé dans les Ecritures, et qu'il est pour lui et pour les destinataires de l'épître leur Seigneur, titre suprême qu'on donnait aussi à l'Empereur, titre qui attribué à Jésus vaudra à beaucoup des premiers chrétiens la mort en martyr et qui est aussi le mot que la traduction grecque des Septante utilise pour le nom imprononçable de Dieu.

C'est de ce Sauveur, de ce Christ, de ce Seigneur, du Fils de Dieu que nous, ceux qui proclament cet Evangile, avons reçu la grâce et l'apostolat, c'est-à-dire la mission, pour, avec l'objectif de l'obéissance de la foi dans toutes les nations et plus seulement dans le peuple de l'Alliance.

Et cette mission est à accomplir pour son nom, au nom de son nom, parce comme il le dit aux Philippiens, c'est au nom de Jésus que tous genoux fléchiront.

Paul alors nous parle de ses destinataires, dont nous lecteurs nous sommes. Et ce qu'il dit à l'Eglise, à la communauté qui est à Rome, il nous le dit à nous aussi en fait.

Nous sommes donc nous aussi des nations. A Rome il y a avait aussi parmi les disciples des Juifs, mais Paul les inclut pourtant dans les nations, même si le terme désigne plutôt ceux qui ne sont pas Juifs. Paul ne fait pas ici la distinction qu'il fera dans la suite de l'épître. Mais, ce qui nous distingue, c'est l'appel reçu. Comme ceux qui ont été missionnés pour témoigner, pour proclamer l'Evangile, tout croyant, tout disciple est appelé, a été appelé. Le disciple n'est pas celui qui par un effort de sa volonté s'est approché de Dieu, c'est celui qui a reçu l'appel de Jésus-Christ, l'appel venu de Jésus-Christ, qui a entendu cette voix, pour aller sur son chemin.

Bien sûr Paul s'adresse à tous ceux qui sont à Rome, à tous les disciples qui sont dans cette ville, mais par-delà les siècles il s'adresse à nous, les disciples qui sont à Poitiers. Et il les décrit, et il nous décrit, les bien-aimés de Dieu, appelés et saints.

Bien aimés, parce qu'il faut bien traduire l'intensité du mot grec qui correspond à celui qui est parfois traduit par charité et qui a un sens très fort, celui que Pierre n'a pas su redire à Jésus dans le dernier chapitre de l'évangile de Jean.

Appelés, Paul insiste sur l'appel reçu. Notre état de disciples est le résultat d'un appel, pas celui d'une volonté ou d'un effort. Il ajoute que nous sommes saints, c'est-à-dire mis à part. Nous ne sommes pas saints parce que nous nous serions rendu saints, mais à cause de cet appel, en conséquence de cet appel, en même temps que cet appel. Nous n'avons pas à devenir saints. Nous le sommes déjà pour Dieu en Jésus-Christ. Nous sommes appelés et saints de par la grâce et l'amour de Dieu.

Puis Paul termine par la salutation traditionnelle des épîtres : grâce et paix à vous de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ.

Quelques versets qui présentent et résument l'Evangile, pour nous permettre de comprendre de quoi il s'agit quand nous fêtons Noël.

Bien sûr, personne ne croit plus que Jésus est né un 25 décembre. Mais il est venu un jour, dans la chair, partager notre condition humaine, vivre la même vie que nous. Il l'a vécu jusqu'à cette frontière qui nous attend tous, la mort. Il ne peut y avoir de couronne de l'Avent que parce qu'il y a eu aussi la couronne d'épines.

Mais nos contemporains ne gardent plus que la fête, en ayant perdu le sens, le sens premier, la commémoration de la naissance d'un enfant, là-bas à l'autre bout de la Méditerranée, mais aussi le sens profond de celui dont la mort sur la croix sera aussi le signe de la victoire de la résurrection, la victoire sur la mort, l'ouverture d'un horizon, l'appel vers cette vie de l'Esprit qui va au-delà de toutes choses.

On parle de cadeaux, on offre des cadeaux. Mais que fait-on du cadeau qu'est ce Fils de Dieu issu de la lignée de David, homme parmi les hommes, institué Fils de Dieu selon l'Esprit dans la résurrection ?

Que font nos contemporains de cet appel qu'il lance ?

Et que faisons-nous, nous aussi, de l'appel au témoignage que nous avons aussi reçu ? L'avons-nous entendu, compris ?

Oui, bien sûr, Noël est une fête. Certains n'y voient que quelques personnages, un bonhomme de neige blanc ou un Père Noël rouge, un sapin vert, des illuminations.

D'autres y voient aussi un petit enfant avec son père et sa mère, quelques animaux, des bergers et/ou des rois-mages.

Mais Noël, c'est le début de notre salut. Noël n'est une fête que parce qu'il va y avoir la croix et la joie de Pâques. Noël est contenu dans Pâques et Pâques dans Noël.

Alors, grâce et paix à tous ceux qui, bien-aimés de Dieu, appelés de Jésus-Christ, reconnus comme saints, en chemin vers un monde où l'horizon d'espérance est infini, de la part de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ.

Amen.